Épreuve orale anticipée de français

Session 2026

Récapitulatif

Année scolaire 2025-2026

Lycée Victor Hugo – Marrakech

Série générale – Classe de 1ère 3

Nom et prénom du candidat :

……

Mention particulière à l'attention de l'examinateur

//

PREMIÈRE PARTIE DE L'ÉPREUVE ORALE : EXPOSÉ SUR UN DES TEXTES DU RÉCAPITULATIF

Objet d'étude : le théâtre du XVII^e^ au XXI^e^ siècle
Œuvre intégrale : Musset, *On ne badine pas avec l'amour* (1834)
Parcours associé : « *Les jeux du coeur et de la parole* »

Textes ou passages travaillés dans l'œuvre intégrale Musset, *On ne badine pas avec l'amour*	Textes ou passages travaillés dans le cadre du parcours associé à l'étude de l'œuvre intégrale
● **Texte 1 : acte II, scène 5 (extrait) - Un plaidoyer en faveur de l'amour humain** ● **Texte 2 : acte III, scène 6 (extrait) - *Le stratagème de Camille*** ● **Texte 3 : Acte III, scène 8 (extrait) - Orgueil ! le plus fatal des conseillers humain**	● **Texte 4 : Edmond Rostand, *Cyrano de Bergerac* (1897), acte III, scène 10 (extrait)**

Objet d'étude : la poésie du XIX^e^ siècle au XXI^e^ siècle
Œuvre intégrale : Rimbaud, *Les cahiers de Douai* (1893)
Parcours associé : « *Émancipations créatrices* »

Textes ou passages travaillés dans l'œuvre intégrale Rimbaud, *Les cahiers de Douai*	Textes ou passages travaillés dans le cadre du parcours associé à l'étude de l'œuvre intégrale
● **Texte 5 : « Le Mal »** ● **Texte 6 : « Vénus anadyomène »** ● **Texte 7 : « Ma bohème »**	● **Texte 8 : Eluard, *Capitale de la douleur* (1926), « La courbe de tes yeux »**

<u>Objet d'étude</u> : le roman et le récit du Moyen Âge au XXI^e^ siècle
<u>Œuvre intégrale</u> : Colette, *Sido* (1930) suivi de *Les vrilles de la vigne* (1908)
Parcours associé : « *La célébration du monde* »

Textes ou passages travaillés dans l'œuvre intégrale Colette, *Sido* et *Les vrilles de la vigne*	Textes ou passages travaillés dans le cadre du parcours associé à l'étude de l'œuvre intégrale
● **Texte 9 :** ***Le don de l'aube - extrait Sido*** ● **Texte 10 :** ***Le portrait de la mère - extrait Sido*** ● **Texte 11 :** ***Le dernier feu - extrait les Vrilles de la Vigne.***	

SECONDE PARTIE DE L'ÉPREUVE ORALE :

PRÉSENTATION DE L'ŒUVRE CHOISIE PAR LE CANDIDAT PARMI CELLES QUI ONT ÉTÉ ÉTUDIÉES EN CLASSE OU PROPOSÉES PAR L'ENSEIGNANT AU TITRE DES LECTURES CURSIVES OBLIGATOIRES, ET ENTRETIEN AVEC L'EXAMINATEUR

Liste des œuvres lues (œuvres intégrales au programme et lectures cursives) :

Objets d'étude	**Œuvres lues en OI et en lecture cursive**	Nombre de candidats qui ont choisi l'œuvre à l'examen
Le théâtre du XVII[e]siècle au XXI[e]siècle	• **Musset, *On ne badine pas avec l'amour* (1834)** • **Marivaux, *Le jeu de l'amour et du hasard* (1730)**	• 4 • 13
Le roman et le récit du Moyen Âge au XXI[e]siècle	• **Colette, *Sido* (1930) suivi de *Les vrilles de la vigne* (1908)** • **S. Tesson, *Dans les forêts de Sibérie* (2011)** • **A. Camus, *Noces* suivi de *L'été* (1972)**	• • 8 • 1
La littérature d'idées du XVI[e]siècle au XVIII[e]siècle	• **F. De Graffigny , *Lettres d'une péruvienne* (1747)**	• 2
La poésie du XIX[e] siècle au XXI[e]siècle	• **A. Rimbaud, *Les Cahiers de Douai (*1870)** • **P. Éluard, *Capitale de la douleur* (1926)**	• 2 • 3

Oeuvre choisie par le candidat

NB. Ce cadre n'est rempli par le candidat que sur sa version personnelle du récapitulatif qu'il apporte à l'examen.

Signature du professeur **Cachet de l'établissement**

Ce récapitulatif comprend 4 pages. À la suite : les textes étudiés en classe.

RÉCAPITULATIF DES TEXTES QUE VOUS PRÉSENTEREZ EN ANALYSE LINÉAIRE LORS DE L'EPREUVE ANTICIPEE DE FRANCAIS

Objet d'étude n°1 : le théâtre du XVII^{e} au XXI^{e} siècle

O. I. étudiée : Musset, *On ne badine pas avec l'amour* (1834)

Parcours associé : *Les jeux du coeur et de la parole*

Textes étudiés extraits de l'œuvre :

Texte n°1 : Musset, *On ne badine pas avec l'amour* (1834), acte II, scène 5 (extrait)

Perdican. Tu voulais partir sans me serrer la main ; tu ne voulais revoir ni ce bois, ni cette pauvre petite fontaine qui nous regarde tout en larmes ; tu reniais les jours de ton enfance et le masque de plâtre que les nonnes t'ont plaqué sur les joues me refusait un baiser de frère ; mais ton cœur a battu ; il a oublié sa leçon, lui qui ne sait pas lire, et tu es revenue t'asseoir sur l'herbe où nous voilà. Eh bien ! Camille, ces femmes ont bien parlé ; elles t'ont mise dans le vrai chemin ; il pourra m'en coûter le bonheur de ma vie ; mais dis-leur cela de ma part : le ciel n'est pas pour elles.

Camille. Ni pour moi, n'est-ce pas ?

Perdican. Adieu, Camille, retourne à ton couvent, et lorsqu'on te fera de ces récits hideux qui t'ont empoisonnée, réponds ce que je vais te dire : Tous les hommes sont menteurs, inconstants, faux, bavards, hypocrites, orgueilleux ou lâches, méprisables et sensuels ; toutes les femmes sont perfides, artificieuses, vaniteuses, curieuses et dépravées ; le monde n'est qu'un égout sans fond où les phoques les plus informes rampent et se tordent sur des montagnes de fange ; mais il y a au monde une chose sainte et sublime, c'est l'union de deux de ces êtres si imparfaits et si affreux. On est souvent trompé en amour, souvent blessé et souvent malheureux ; mais on aime, et quand on est sur le bord de sa tombe, on se retourne pour regarder en arrière, et on se dit : J'ai souffert souvent, je me suis trompé quelquefois, mais j'ai aimé. C'est moi qui ai vécu, et non pas un être factice créé par mon orgueil et mon ennui.

Il sort.

Texte n°2 : Musset, *On ne badine pas avec l'amour* (1834), acte III, scène 6 (extrait)

Camille. Cela est singulier, vous n'avez plus au doigt la bague que je vous ai donnée.

Perdican. Je l'ai perdue.

Camille. C'est donc pour cela que je l'ai trouvée ; tenez, Perdican, la voilà.

Perdican. Est-ce possible ? Où l'avez-vous trouvée ?

Camille. Vous regardez si mes mains sont mouillées, n'est-ce pas ? En vérité, j'ai gâté ma robe de couvent pour retirer ce petit hochet d'enfant de la fontaine. Voilà pourquoi j'en ai mis une autre, et je vous dis, cela m'a changée ; mettez donc cela à votre doigt.

Perdican. Tu as retiré cette bague de l'eau, Camille, au risque de te précipiter ? Est-ce un songe ? La voilà ; c'est toi qui me la mets au doigt ! Ah ! Camille, pourquoi me le rends-tu, ce triste gage d'un bonheur qui n'est plus ? Parle, coquette et imprudente fille, pourquoi pars-tu ? pourquoi restes-tu ? Pourquoi, d'une heure à l'autre, changes-tu d'apparence et de couleur, comme la pierre de cette bague à chaque rayon de soleil ?

Camille. Connaissez-vous le cœur des femmes, Perdican ? Êtes-vous sûr de leur inconstance, et savez-vous si elles changent réellement de pensée en changeant quelquefois de langage ? Il y en a qui disent que non. Sans doute, il nous faut souvent jouer un rôle, souvent mentir ; vous voyez que je suis franche ; mais êtes-vous sûr que tout mente dans une femme, lorsque sa langue ment ? Avez-vous bien réfléchi à la nature de cet être faible et violent, à la rigueur avec laquelle on le juge, aux principes qu'on lui impose ? Et qui sait si, forcée à tromper par le monde, la tête de ce petit être sans cervelle ne peut pas y prendre plaisir, et mentir quelquefois par passe-temps, par folie, comme elle ment par nécessité ?

Perdican. Je n'entends rien à tout cela, et je ne mens jamais. Je t'aime Camille, voilà tout ce que je sais.

Texte n°3 – Musset, *On ne badine pas avec l'amour,* acte III, scène 8 (extrait)

Perdican. Orgueil, le plus fatal des conseillers humains, qu'es-tu venu faire entre cette fille et moi ? La voilà pâle et effrayée, qui presse sur les dalles insensibles son cœur et son visage. Elle aurait pu m'aimer, et nous étions nés l'un pour l'autre ; qu'es-tu venu faire sur nos lèvres, orgueil, lorsque nos mains allaient se joindre ?

Camille. Qui m'a suivie ? Qui parle sous cette voûte ? Est-ce toi, Perdican ?

Perdican. Insensés que nous sommes ! nous nous aimons. Quel songe avons-nous fait, Camille ? Quelles vaines paroles, quelles misérables folies ont passé comme un vent funeste entre nous deux ? Lequel de nous a voulu tromper l'autre ? Hélas ! cette vie est elle-même un si pénible rêve ! Pourquoi encore y mêler les nôtres ? Ô mon Dieu ! le bonheur est une perle si rare dans cet océan d'ici-bas ! Tu nous l'avais donné, pêcheur céleste, tu l'avais tiré pour nous des profondeurs de l'abîme, cet inestimable joyau ; et nous, comme des enfants gâtés que nous sommes, nous en avons fait un jouet. Le vert sentier qui nous amenait l'un vers l'autre avait une pente si douce, il était entouré de buissons si fleuris, il se perdait dans un si tranquille horizon ! Il a bien fallu que la vanité, le bavardage et la colère vinssent jeter leurs rochers informes sur cette route céleste, qui nous aurait conduits à toi dans un baiser ! Il a bien fallu que nous nous fissions du mal, car nous sommes des hommes. Ô insensés ! Nous nous aimons.

(Il la prend dans ses bras.)

Camille. Oui, nous nous aimons, Perdican ; laisse-moi le sentir sur ton cœur. Ce Dieu qui nous regarde ne s'en offensera pas ; il veut bien que je t'aime ; il y a quinze ans qu'il le sait.

Perdican. Chère créature, tu es à moi !

(Il l'embrasse ; on entend un grand cri derrière l'autel.)

Texte étudié dans le cadre du parcours « Les jeux du coeur et de la parole »

Texte n°4 : Edmond Rostand, *Cyrano de Bergerac* (1897), acte III, scène 10 (extrait)

Roxane, *s'avançant sur le balcon.*
C'est vous ?
Nous parlions de… de… d'un…
Cyrano.
Baiser. Le mot est doux !
Je ne vois pas pourquoi votre lèvre ne l'ose ;
S'il la brûle déjà, que sera-ce la chose ?
Ne vous en faites pas un épouvantement
N'avez-vous pas tantôt, presque insensiblement,
Quitté le badinage et glissé sans alarmes
Du sourire au soupir, et du soupir aux larmes !
Glissez encore un peu d'insensible façon :
Des larmes au baiser il n'y a qu'un frisson !
Roxane.
Taisez-vous !
Cyrano.
Un baiser, mais à tout prendre, qu'est-ce ?
Un serment fait d'un peu plus près, une promesse
Plus précise, un aveu qui veut se confirmer,
Un point rose qu'on met sur l'i du verbe aimer ;
C'est un secret qui prend la bouche pour oreille,
Un instant d'infini qui fait un bruit d'abeille,
Une communion ayant un goût de fleur,
Une façon d'un peu se respirer le cœur,
Et d'un peu se goûter, au bord des lèvres, l'âme !
Roxane.
Taisez-vous !
Cyrano.
Un baiser, c'est si noble, Madame,
Que la reine de France, au plus heureux des lords,
En a laissé prendre un, la reine même !
Roxane.
Alors !
Cyrano, ***s'exaltant.***
J'eus comme Buckingham des souffrances muettes,
J'adore comme lui la reine que vous êtes,
Comme lui je suis triste et fidèle…
Roxane.
Et tu es
Beau comme lui

Cyrano, *à part, dégrisé.*
C'est vrai, je suis beau, j'oubliais !
Roxane.
Eh bien ! montez cueillir cette fleur sans pareille…
Cyrano, *poussant Christian vers le balcon.*
Monte !
Roxane.
Ce goût de cœur…
Cyrano.
Monte !
Roxane.
Ce bruit d'abeille…
Cyrano.
Monte !
Christian, *hésitant.*
Mais il me semble à présent que c'est mal !
Roxane.
Cet instant d'infini !…
Cyrano, *le poussant.*
Monte donc, animal !
(Christian s'élance, et par le banc, le feuillage, les piliers, atteint les balustres qu'il enjambe.)
Christian.
Ah ! Roxane !
(Il l'enlace et se penche sur ses lèvres.)
Cyrano.
Aïe ! au cœur, quel pincement bizarre !
— Baiser, festin d'amour dont je suis le Lazare !
Il me vient de cette ombre une miette de toi, —
Mais oui, je sens un peu mon cœur qui te reçoit,
Puisque sur cette lèvre où Roxane se leurre,
Elle baise les mots que j'ai dits tout à l'heure !
(On entend les théorbes.)
Un air triste, un air gai : le capucin !
(Il feint de courir comme s'il arrivait de loin, et d'une voix claire.)
Holà !
Roxane.
Qu'est-ce ?
Cyrano.
Moi. Je passais… Christian est encor là ?
Christian, *très étonné.*
Tiens, Cyrano !
Roxane.
Bonjour, cousin ! […]

<u>Objet d'étude n°2</u> : la poésie du XIX^e^ siècle au XXI^e^ siècle
O. I. étudiée : Rimbaud, *Les Cahiers de Douai*
Parcours associé : *« émancipations créatrices »*

<u>Textes étudiés extraits de l'œuvre :</u>

<u>Texte 5 : Rimbaud, *Cahier de Douai* (1870),</u>

Le Mal

Tandis que les crachats rouges de la mitraille
Sifflent tout le jour par l'infini du ciel bleu ;
Qu'écarlates ou verts, près du Roi qui les raille,
Croulent les bataillons en masse dans le feu ;

Tandis qu'une folie épouvantable, broie
Et fait de cent milliers d'hommes un tas fumant ;
— Pauvres morts ! dans l'été, dans l'herbe, dans ta joie,
Nature ! ô toi qui fis ces hommes saintement !...

— Il est un Dieu, qui rit aux nappes damassées
Des autels, à l'encens, aux grands calices d'or ;
Qui dans le bercement des hosannah s'endort,

Et se réveille, quand des mères, ramassées
Dans l'angoisse, et pleurant sous leur vieux bonnet noir
Lui donnent un gros sou lié dans leur mouchoir !

Texte 6 : Rimbaud, *Cahier de Douai* (1870)

Vénus anadyomène

Comme d'un cercueil vert en fer blanc, une tête
De femme à cheveux bruns fortement pommadés
D'une vieille baignoire émerge, lente et bête,
Avec des déficits assez mal ravaudés ;

Puis le col gras et gris, les larges omoplates
Qui saillent ; le dos court qui rentre et qui ressort ;
Puis les rondeurs des reins semblent prendre l'essor ;
La graisse sous la peau paraît en feuilles plates ;

L'échine est un peu rouge, et le tout sent un goût
Horrible étrangement ; on remarque surtout
Des singularités qu'il faut voir à la loupe…

Les reins portent deux mots gravés : *Clara Venus* ;
– Et tout ce corps remue et tend sa large croupe
Belle hideusement d'un ulcère à l'anus.

Texte 7 : Rimbaud, *Cahier de Douai* (1870)

Ma bohème
(Fantaisie)

Je m'en allais, les poings dans mes poches crevées ;
Mon paletot soudain devenait idéal ;
J'allais sous le ciel, Muse, et j'étais ton féal ;
Oh ! là là ! que d'amours splendides j'ai rêvées !

Mon unique culotte avait un large trou.
Petit-Poucet rêveur, j'égrenais dans ma course
Des rimes. Mon auberge était à la Grande-Ourse.
Mes étoiles au ciel avaient un doux frou-frou

Et je les écoutais, assis au bord des routes,
Ces bons soirs de septembre où je sentais des gouttes
De rosée à mon front, comme un vin de vigueur ;

Où, rimant au milieu des ombres fantastiques,
Comme des lyres, je tirais les élastiques
De mes souliers blessés, un pied près de mon cœur !

Textes étudiés dans le cadre du parcours
« Emancipations créatrices »

Texte 8 : Paul ÉLUARD, *Capitale de la douleur*, "Nouveaux Poèmes"

« La courbe de tes yeux »

La courbe de tes yeux fait le tour de mon coeur,
Un rond de danse et de douceur,
Auréole du temps, berceau nocturne et sûr,
Et si je ne sais plus tout ce que j'ai vécu
C'est que tes yeux ne m'ont pas toujours vu.

Feuilles de jour et mousse de rosée,
Roseaux du vent, sourires parfumés,
Ailes *couvrant le monde de* lumière,
Bateaux chargés du ciel et de la mer,
Chasseurs des bruits et sources des couleurs,

Parfums éclos d'une couvée d'aurores
Qui gît toujours sur la paille des astres,
Comme le jour dépend de l'innocence
Le monde entier dépend de tes yeux purs
Et tout mon sang coule dans leurs regards.

<u>Objet d'étude n°3</u> : le roman et le récit du Moyen Âge au XXIème siècle
O. I. étudiée : Colette, *Sido* suivi de *Les vrilles de la vigne*
Parcours associé : ***La célébration du monde***

<u>Textes étudiés extraits de l'œuvre :</u>

<u>Texte 9 : Colette, *Sido* – « Le don de l'aube »</u>

Étés réverbérés par le gravier jaune et chaud, étés traversant le jonc tressé de mes grands chapeaux, étés presque sans nuits. Car j'aimais tant l'aube, déjà, que ma mère me l'accordait en récompense. J'obtenais qu'elle m'éveillât à trois heures et demie, et je m'en allais, un panier vide à chaque bras, vers des terres maraîchères qui se réfugiaient dans le pli étroit de la rivière, vers les fraises, les cassis et les groseilles barbues.

À trois heures et demie, tout dormait dans un bleu originel, humide et confus, et quand je descendais le chemin de sable, le brouillard retenu par son poids baignait d'abord mes jambes, puis mon petit torse bien fait, atteignait mes lèvres, mes oreilles et mes narines plus sensibles que tout le reste de mon corps... J'allais seule, ce pays mal pensant était sans dangers. C'est sur ce chemin, c'est à cette heure que je prenais conscience de mon prix, d'un état de grâce indicible et de ma connivence avec le premier souffle accouru, le premier oiseau, le soleil encore ovale, déformé par son éclosion….

Ma mère me laissait partir, après m'avoir nommée "Beauté, Joyau-tout-en-or "; elle regardait courir et décroître sur la pente son œuvre, — " chef-d'œuvre " disait-elle. J'étais peut-être jolie; ma mère et mes portraits de ce temps-là ne sont pas toujours d'accord… Je l'étais à cause de mon âge et du lever du jour, à cause des yeux bleus assombris par la verdure, des cheveux blonds qui ne seraient lissés qu'à mon retour, et de ma supériorité d'enfant éveillée sur les autres enfants endormis.

Texte 10 : Colette, *Sido* – « Le portrait de la mère »

Au vrai, cette Française vécut son enfance dans l'Yonne, son adolescence parmi des peintres, des journalistes, des virtuoses de la musique, en Belgique, où s'étaient fixés ses deux frères aînés, puis elle revint dans l'Yonne et s'y maria, deux fois. D'où, de qui lui furent remis sa rurale sensibilité, son goût fin de la province ? Je ne saurais le dire. Je la chante, de mon mieux. Je célèbre la clarté originelle qui, en elle, refoulait, éteignait souvent les petites lumières péniblement allumées au contact de ce qu'elle nommait "le commun des mortels". Je l'ai vue suspendre, dans un cerisier, un épouvantail à effrayer les merles, car l'Ouest, notre voisin, enrhumé et doux, secoué d'éternuements en série, ne manquait pas de déguiser ses cerisiers en vieux chemineaux et coiffait ses groseilliers de gibus poilus. Peu de jours après, je trouvais ma mère sous l'arbre, passionnément immobile, la tête à la rencontre du ciel d'où elle bannissait les religions humaines…

— Chut !… Regarde…
Un merle noir, oxydé de vert et de violet, piquait les cerises, buvait le jus, déchiquetait la chair rosée…
— Qu'il est beau !… chuchotait ma mère. Et tu vois comme il se sert de sa patte ? Et tu vois les mouvements de sa tête et cette arrogance ? Et ce tour de bec pour vider le noyau ? Et remarque bien qu'il n'attrape que les plus mûres…
— Mais, maman, l'épouvantail…
— Chut !… L'épouvantail ne le gêne pas…
— Mais, maman, les cerises !…

Ma mère ramena sur la terre ses yeux couleur de pluie :
— Les cerises ?… Ah ! oui, les cerises…
Dans ses yeux passa une sorte de frénésie riante, un universel mépris, un dédain dansant qui me foulait avec tout le reste, allégrement…

Texte 11 : Colette, *Les vrilles de la vigne* – « Le dernier feu »

Et les violettes elles-mêmes, écloses par magie dans l'herbe, cette nuit, les reconnais-tu ? Tu te penches, et comme moi tu t'étonnes ; ne sont-elles pas, ce printemps-ci, plus bleues ? Non, non, tu te trompes, l'an dernier je les ai vues moins obscures, d'un mauve azuré, ne te souviens-tu pas ?… Tu protestes, tu hoches la tête avec ton rire grave, le vert de l'herbe neuve décolore l'eau mordorée de ton regard… Plus mauves… non, plus bleues… Cesse cette taquinerie ! Porte plutôt à tes narines le parfum invariable de ces violettes changeantes et regarde, en respirant le philtre qui abolit les années, regarde comme moi ressusciter et grandir devant toi les printemps de ton enfance !…

Plus mauves… non, plus bleues… Je revois des prés, des bois profonds que la première poussée des bourgeons embrume d'un vert insaisissable, – des ruisseaux froids, des sources perdues, bues par le sable aussitôt que nées, des primevères de Pâques, des jeannettes jaunes au cœur safrané, et des violettes, des violettes, des violettes… Je revois une enfant silencieuse que le printemps enchantait déjà d'un bonheur sauvage, d'une triste et mystérieuse joie… Une enfant prisonnière, le jour, dans une école, et qui échangeait des jouets, des images, contre les premiers bouquets de violettes des bois, noués d'un fil de coton rouge, rapportés par les petites bergères des fermes environnantes… Violettes à courte tige, violettes blanches et violettes bleues, et violettes de coucou anémiques et larges, qui haussent sur de longues tiges leurs pâles corolles inodores… Violettes de février, fleuries sous la neige, déchiquetées, roussies de gel, laideronnes, pauvresses parfumées… Ô violettes de mon enfance ! Vous montez devant moi, toutes, vous treillagez le ciel laiteux d'avril, et la palpitation de vos petits visages innombrables m'enivre…